

Jules GALAND, saint-cyrien, peintre et graveur sur bois

Jules Émile GALAND,

Né à Paris VII^e, le 5 déc. 1869.

Fils d'Henri Émile Galand, 41 ans, médecin major de 2^e classe au régiment d'artillerie à cheval de la garde impériale, et de Félicie Wouters, 32 ans, s.p.

Une fille : Françoise (Arcachon, 19 juin 1919-Paris VII^e, 18 novembre 1925), reconnue par J. E. Galand, le 28 juillet 1919, et par Jeanne Ketelair, veuve Galand, à Arcachon, le 18 mai 1926.

Marié à Paris VII^e, le 1^{er} juillet 1922, avec Jeanne Ketelair.

Ses parents moururent prématurément et il eut pour tuteur M. Portille.

À sa majorité, domicilié au Lycée de Vanves (canton de Sceaux).

Saint-Cyrien.

Infanterie de marine.

Régiment de tirailleurs annamites (18 janvier 1894).

Cochinchine (15 février-5 octobre 1894).

État-major des troupes de l'Indochine (1^{er} octobre 1894)(au bureau topographique, d'après Lyautey).

Tonkin (6 octobre 1894-12 juin 1896).

Voyage au Japon.

Algérie (15 février-3 juin 1898)(31 déc. 1898-21 juin 1899).

Section technique des tirailleurs tonkinois (26 avril 1902).

Tonkin (3 mai 1903-30 sept. 1905),

Tonkin (23 mai 1909-3 août 1911).

Cours de peinture en France auprès d'Henri Paillard (1911-1913).

Tonkin (23 mars 1913-11 déc. 1914).

France-Allemagne (12 déc. 1914-1^{er} janvier 1915).

Maroc (2 janvier 1915-16 mars 1917) : état-major du corps d'occupation.

France-Allemagne (17 mars-29 juillet 1917).

Maroc (30 juillet 1917-9 octobre 1919).

France (10-29 octobre 1919).

Peinture en Bretagne.

Cochinchine (juin 1923-décembre 1924) : major de garnison, président du tribunal militaire.

Médaille coloniale agrafe Tonkin.

Chevalier de l'[ordre royal du Cambodge](#) (19 déc. 1895)

[Officier d'académie](#) (28 mars 1901) : missions topographiques et géodésiques au Tonkin et à Madagascar [*sic* : *Algérie*].

Chevalier de la [Légion d'honneur](#) : chef de bataillon au 6^e R.I.C. (31 déc. 1912).

Commandeur de l'Ouissam alaouite (nov. 1916)

Officier de la [Légion d'honneur](#) : lieutenant-colonel au 21^e RIC (12 juillet 1921).

Décédé à Saïgon le 17 déc. 1924.

Témoins du décès : Jules Castier, 36 ans, directeur des Plantations de Suzannah, et Eugène Eutrope, président de la commission municipale.

Hanoï
Nouvelles locales
(*L'Extrême-Orient*, 25 juin 1896, p. 2, col. 4)

Liste des passagers partis par la *Manche* le 22 juin 1895 :
Pour Marseille : ... M. le lieutenant Galand...

Annuaire général de l'Indochine frse, 1904, p. 31 :
capitaine 4^e tonkinois.

ARMÉE
Infanterie coloniale
(*La Dépêche coloniale*, 26 mars 1906, p. 4, col. 2)

Le capitaine Galand, du 5^e rég., passe à l'état-major particulier, pour être employé provisoirement à la section technique du comité consultatif de défense des colonies.

ARMÉE
Infanterie coloniale
(*La Dépêche coloniale*, 27 avril 1909, p.3, col. 2)

Relève de l'Indochine. — Sont désignés pour servir au Tonkin : les capitaines Galand, de l'état-major particulier, Nicol et Sénèque, du 2^e, Roguin, du 6^e, et Redon, du 7^e.



Temple de Lang Can (1909)



Village au bord de l'eau (1910)



Phu Nghia, février 1910



Temple de la citadelle impériale de Hué (1910)



Temple de la littérature à Hanoï (vers 1910)

Annuaire général de l'Indochine frse, 1911, p. 343 :
Chef de bataillon au 1^{er} tonkinois.

ARMÉE
Infanterie coloniale
Mutations
(*La Dépêche coloniale*, 26 février 1913, p. 4, col. 2)

Ont été désignés pour servir :
au Tonkin (départ de Marseille, le 23 mars) : les chefs de bataillon Galand, du 6^e, et
Cullier, du 7^e rég.

Liste des œuvres d'art acquises pour le compte de l'État
depuis le 1^{er} janvier au 31 août 1913.
(*JORF*, 1^{er} septembre 1913, p. 7876)

PEINTURES
Galand. — *Barques de pêche à Annam*.



Barques de pêche en Annam (1912)



La Pagode des Pinceaux (Pagode du lac de l'épée restituée), Hanoï (1913)



Hanoï, rue du Cuivre 1913



La Jonque



Bateaux au mouillage en Annam.



Village



Forêt et village.

LE SALON DES ORIENTALISTES.
(*Les Annales coloniales*, 10 février 1914, p. 1, col. 3)

Hier dimanche a eu lieu au Grand Palais l'inauguration, de la 22^e exposition des peintres orientalistes français.

.....
Notons seulement aujourd'hui les œuvres vers lesquelles se sont portées les préférences des connaisseurs et de la foule : ... les souvenirs d'Inde et d'Indochine de Joseph Eysseric, les paysages annamites de Jules Galand...

ARMÉE
Infanterie coloniale
Mutations
(*La Dépêche coloniale*, 24 juillet 1917, p.3, col. 4)

Sont désignés pour servir :
Au Maroc. — Le lieutenant-colonel Galand, du 23^e ; le lieutenant Mosali, du 21^e ; le sous-lieutenant Coupeau, du 3^e.

Illustration-Noël
(*La Gironde*, 19 décembre 1917, p. 2, col. 5)

Le numéro de Noël de *L'Illustration* qui vient de paraître, au prix de 3 francs, est, malgré toutes les difficultés de l'heure présente, digne de cette somptueuse publication. Il est, dans sa plus grande partie, consacré au Maroc : quatorze pages de gravures en couleurs, contenant des [études peintes par Jules Galand](#), et de nombreuses aquarelles, œuvres de Vignal, reproduites en fac-similé et rembarrées; douze pages de magnifiques photographies inédites. reproduites en héliogravure ; plusieurs articles illustrés donnent un tableau fidèle et pittoresque du Maroc pacifié et prospère, après dix ans d'administration française.

Ce numéro allait être achevé quand, au théâtre. se révéla l'œuvre d'un poète, une pièce en vers qui souleva le public d'un souffle d'héroïsme et réveilla dans les cœurs, en les exaltant, tous les sentiments de trois années d'une prodigieuse histoire. Il parut à *L'Illustration*, qui avait renoncé, depuis 1914, à ses publications de théâtre, qu'elle devrait offrir à ses lecteur» les Butors et la Finette, de M. François Porché.

Les trois premiers tableaux de cette pièce sont publiés dans ce numéro de Noël. La suite paraîtra dans les deux derniers numéros de décembre.

L'Illustration-Noël est en vente dans nos magasins et chez nos dépositaires. Elle est envoyée franco-poste et recommandée contre mandats-poste de 3 fr. 50 adressé au directeur de la « Petite Gironde ». à Bordeaux.

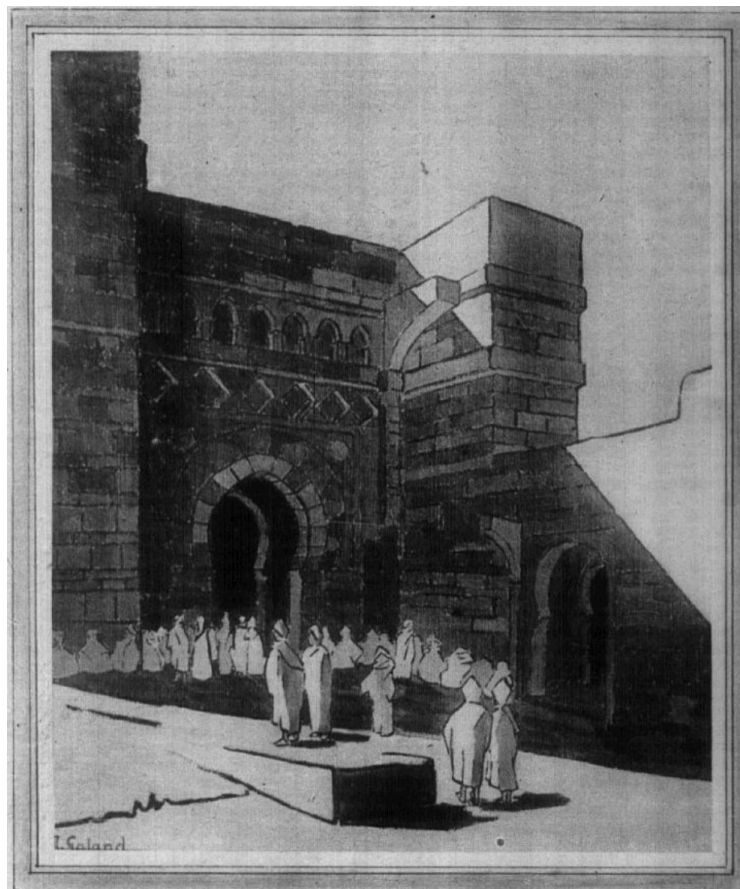
Paris
Les Expositions
(*La Libre Parole*, 24 février 1920, p. 3-4)

Aux Indépendants. — Nous avons fait une nouvelle visite au Salon des Indépendants dont nous n'avions encore pu examiner les envois de sculpture et d'art décoratif.

.....
les évocations marocaines et indo-chinoises de Jules Galand qui nous doit une exposition de ses œuvres nouvelles...



Dix villes du Moghreb, 9 (1921)



Un Château seigneurial au Maroc.

JULES GALAND
(*Les Annales coloniales*, 29 juin 1921, p. 6, col. 3-4)

Jules Galand, Pagode du lotus

Cet artiste a exposé au [Salon](#) une série de tableaux, où il a fixé avec talent des scènes de la vie indochinoise et de la vie marocaine.

Au cours de sa brillante carrière, Jules Galand a séjourné une dizaine d'années en Extrême-Orient et dans l'Afrique du Nord.

Depuis 1912, il donne chaque année au Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts des Etudes toujours remarquées.

Dans ses dernières années, il s'est spécialisé dans la gravure sur bois, estimant pouvoir ainsi plus aisément rendre les visions du Maroc, faites d'une si grande opposition de lumière et d'ombre.

Les bibliophiles apprécient à un haut prix un curieux et récent petit livre d'histoire anecdotique de la Casbah des Oudayas, intitulé « Le Château vieux de Rabat », récemment composé et illustré par lui.

Nos Colonies et la peinture française
(*La Revue mondiale*, 15 juillet 1921, p. 233)

.....
On ne saurait donc assez féliciter la [Société coloniale des artistes français](#), d'avoir organisé au Grand Palais une exposition des peintres de toutes nos colonies.

.....
Signalons également Jules Galand dont les barques de pêche en Annam, Yunnanfou, etc., sont aussi, dans leur sobriété, des mosaïques, des morceaux évocateurs du pays des lagunes et des rizières.

(Henry Bérenger, *La Renaissance*.)

L. J. F.

BIBLIOGRAPHIE
(*Les Annales coloniales*, 21 novembre 1921, p. 2, col. 5)

Le peintre Jules Galand, dont on a apprécié les remarquables envois aux dernières expositions, vient d'illustrer un volume intitulé « Dix villes du Moghreb » qui paraît chez M. Lucien Vogel, 11, rue Saint-Florentin, à Paris.

Cette publication artistique, dont le tirage est limité, est accompagnée d'images en prose de Jean Gallotti.

Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 19 mars 1922, p. 2, col. 4)

Une exposition intéressante. — Nous avons reçu l'invitation suivante :

Vous êtes prié d'honorer de votre visite l'exposition de sculpture, peinture, miniature et gravure, qui ouvrira le samedi 18 mars courant à 16 heures, dans le nouveau hall de l'[Imprimerie d'Extrême-Orient](#) (30 et 32, rue Paul-Bert, Hanoï).

MMES DE FÉNIS DE LACOMBE, DE FAUTEREAU.

MM. E. BOUDON, J. GALAND, H. DEFERT.

L'exposition sera ouverte tous les jours jusqu'au dimanche 26 mars inclus, de 9 h. 30 à 11 heures et de 15 à 18 heures.

ARTS ET ARTISTES
(*L'Avenir du Tonkin*, 20 mars 1922, p. 1, col. 5)

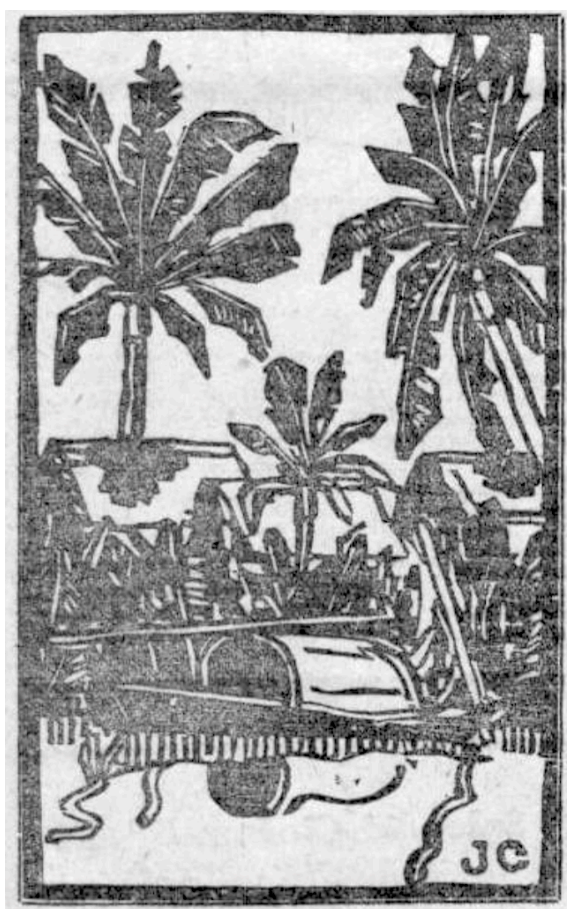
C'est bien, comme nous l'avions dit, une exposition de choix que celle qui s'est ouverte samedi dans la salle de l'I. D. E. O.

.....

M. *Defert* me servira de transition entre la peinture, puisqu'il en expose, et le gravure sur ivoire, puisqu'il nous en présente. Voici des années que je connais Defert et je puis dire que j'ai presque assisté à ses débuts. C'était à l'époque où, sous l'impulsion de Devé, la peinture du commandant Galand était de mode, où tout le monde s'en inspirait, depuis X., Y. et Z. jusqu'au propre boy du peintre. Et Defert fit du Galand, comme les autres. Depuis lors, il a singulièrement et heureusement remplacé l'imitation par sa nature propre et nous y avons gagné un art original et attachant. Voyez ces éléphants : cela est puissant et vrai. Regardez ces gravures sur bois : pas de sécheresse, infiniment de délicatesse et du coloris, bien que cela semble ne pas s'accorder avec ce procédé, du coloris et des plans, du fondu et de la demi-teinte.

Et je le dis parce que je n'ai pas retrouvé ces qualités dans les bois de M. *Galand* destinés à l'*Illustration* de *La Rizière à la montagne*. Il y en a, parmi eux, d'assez heureux ; l'inondation, des jonques au repos, quelques motifs ornementaux, mais, en général, ils ne me semblent pas donner l'impression du Tonkin et leur rigidité, leur sécheresse s'accordent mal avec notre atmosphère brumeuse, mouillée, humide qui noie les couleurs et estompe les masses. La réduction leur ôtera peut-être quelque chose de trop blanc et de trop noir qui les caractérise.

.....



Bord d'arroyo

Le Salon de la Société nationale des Beaux-Arts
 (*Les Annales coloniales*, 28 avril 1922, p. 2, col. 4-5)

.....
 Dans les sujets coloniaux, [...] deux sujets du Tonkin, par J. E. Galand, un Sénégalais
 par Eveillard et un Annamite par l'espagnol Benito [...].

NOS ARTISTES AU MAROC
 (*Les Annales politiques et littéraires*, 29 octobre 1922, p. 15)

ON NOUS LA PROMETTAIT depuis longtemps, l'exposition qui vient de s'ouvrir dans
 les grandes salles de la galerie Georges Petit et qui, pendant plusieurs semaines, va faire
 vivre, aux yeux des Parisiens, ce Maroc encore mystérieux, et en tout cas aussi peu
 connu que l'Algérie l'était au temps de Delacroix, de Decamps et de Fromentin, de
 Guillaumet lui-même.

.....
 Jules Galand fait jaillir du sol et des vieilles murailles de Marrakech la haute tour de
La Kouttoubiya. Le beau graveur qu'il est montre tout le pittoresque de la Casbah des

Oudaïas se profilant sur les eaux comme un vieux palais vénitien et groupe au pied des montagnes la ville de Moulaydriss.

.....

LÉON PLÉE.

Paris
LE MAROC
vu par les Artistes contemporains
Exposition Galerie Georges Petit
de PEINTURES et SCULPTURES
Sous le patronage du maréchal Lyautey.
(*Le Journal des Arts*, 8 novembre 1922, p. 1, col. 1-2)

... un *Cimetière arabe*, par M. Jules Galand...

Léopold HONORÉ.

LE PALMARÈS DE L'[EXPOSITION DE MARSEILLE](#)
(suite)

Récompenses aux collaborateurs

Collaborateurs officiels

Indochine
(*L'Avenir du Tonkin*, 6 mai 1923, p. 1-2)

Diplômes d'honneur

M. le colonel Galand, peintre

LE PALMARÈS DE L'[EXPOSITION DE MARSEILLE](#)
(suite)

Récompenses aux exposants

Indochine
hors concours
(*L'Avenir du Tonkin*, 9 mai 1923, p. 1-2)

Grands-prix

Galand Jules

LES BEAUX-ARTS
par José Silbert
in
[L'Exposition nationale coloniale de Marseille](#)
1922

décrite par ses auteurs
Paris, juin 1923, 314 p., p. 49-60

Nous nous arrêterons au rez-de-chaussée devant les petits dioramas de la section économique et touristique, signés Galand, de Marliave et Salgé

.....
Nous examinerons, avec toute l'attention qu'elles méritent, les frises décoratives des grandes salles d'Exposition dues aux talents très divers de MM. Henri Brémont, Fouqueray et Galand. Elles évoquent très heureusement la fondation de l'Université d'Hanoï par M. Albert Sarraut, alors gouverneur général, les phases marquantes de l'histoire de l'Indochine et le lancement du premier paquebot construit sur les chantiers de Saïgon, événement sensationnel dans les annales de notre industrie extrême-orientale.

Hanoï
(*L'Avenir du Tonkin*, 8 juin 1923, p. 2, col. 2)

Prochaines arrivées. — Liste des fonctionnaires et militaires embarqués sur l'*Angkor* le 1^{er} juin 1923 :

Militaires : lieutenant-colonel Galand, sa femme et son enfant.

LE SOUVENIR DE JULES GALAND
(*Revue indochinoise*, 1923, p. 471)

Jean Marquet. — *De la Rizière à la Montagne*, mœurs annamites. Hanoï, Imp. d'Extrême-Orient, 1923, 2^e éd., illustrée de bois de J. Galand.

L'œuvre de Jean Marquet, si simple et si belle, après avoir eu la modeste hospitalité de notre revue, et subi les dédains d'un éditeur panbeotique, a trouvé enfin, en Indochine, à l'Imprimerie d'Extrême-Orient, des presses dignes de lui. Sur papier pur bambou, des Papeteries de Dap-câu, dont la finesse et le grain s'égalent aux meilleurs des Japans impériaux, avec une typographie de grand style, l'œuvre se présente, dans toute sa valeur, rehaussée des bois de J. Galand. Certains les trouveront peut-être un peu rudes et frustes, ces gravures : on les dirait taillées dans quelque bois de fer, qui défie les ans. Mais elles disent si bien l'austère majesté des rives du Haut-Tonkin, la rigueur de l'existence du nhaqué, la lutte difficile de l'homme contre la nature et aussi contre ses semblables ! Un autre illustrateur eut trahi l'auteur : il faut féliciter Jean Marquet et l'Imprimerie d'Extrême-Orient, d'avoir trouvé, — ce qui n'est pas très commun, — les images qui pouvaient le mieux convenir au texte.

De la rizière à la montagne
Édition de luxe
(*L'Impartial*, 16 juillet 1923, p. 5, col. 2)

La fin de l'année 1923 verra paraître enfin l'édition de luxe, tant attendue par tous les amis de l'Indochine, du beau livre de Jean Marquet : « De la rizière à la montagne »
Au Congrès du Livre, tenu à Paris en 1921, M. le Ministre du travail disait :

« Le livre n'est pas seulement une matière marchande, il est un acte. »

C'est cet acte qu'un groupe d'Indochinois a voulu accomplir pour faire connaître et aimer notre belle France d'Asie.

Qu'est-ce que « De la rizière à la montagne » ? C'est l'histoire, toute simple et simplement contée, d'une famille de paysans tonkinois, mais combien évocatrice en sa naïveté, de la vie de ce peuple dont la mentalité ne peut être pénétrée que de ceux qui, comme Jean Marquet, ont vécu en contact intime avec lui.

C'est, en effet, durant douze ans d'une vie intime avec les indigènes que Jean Marquet a su observer et noter leurs mœurs, leurs coutumes, leurs peines et leurs joies.

C'est à un Indochinois également, Jules Galand, officier colonial de grand mérite, que sont dus les bois qui illustrent le volume et dont la suite constitue une évocation graphique complète de la vie indigène depuis la cai-nhà de paillote blottie dans le village du Delta jusqu'aux paysages de montagne où « il y a de la mauvaise eau », en passant par la navigation hasardeuse des rapides, les colonnes dans la forêt à la poursuite des pirates, et tous les incidents qui sont les événements journaliers de cette pauvre et naïve existence qui est celle du paysan annamite.

On n'a pas certes oublié les quelques toiles que Jules Galand exposait à la Société coloniale des Artistes français au Grand Palais en 1921, telles que « Barques de pêche en Annam », « Yunnanfou », etc. dont un critique écrivait qu'elles « sont dans leur sobriété de mosaïque des morceaux évocateurs du pays des lagunes à des rizières. »

Ces mêmes qualités d'évocation et de sobriété, on les retrouve dans ses bois d'une facture très personnelle que l'on peut évidemment discuter mais qui ne saurait laisser indifférent aucun connaisseur averti des choses d'art.

Et pour réaliser ce bel ensemble et mettre entre les mains du public sous une forme digne du littérateur et du peintre le produit de leur collaboration, les artisans indochinois se sont eux aussi mis à l'œuvre.

Les Papeteries de l'Indochine ont préparé dans leurs usines de Dap-Cau leur plus souple papier fait de pur bambou des forêts indochinoises.

L'Imprimerie d'Extrême-Orient, dans ses ateliers de Hanoï, avec son personnel indigène, a, de tous ces éléments, fait un volume très soigneusement tiré et de présentation fort artistique. Il est facile d'ailleurs d'en juger par le seul examen du spécimen que l'éditeur (Imprimerie d'Extrême-Orient, 28, rue Paul-Bert, Hanoï) se fera un plaisir d'adresser à tout ami-de l'Indochine qui voudra bien le demander.

Saïgon

Conseil de Guerre

(*L'Avenir du Tonkin*, 8 février 1924, p. 3, col. 4)

Le premier conseil de guerre de Cochinchine, réuni ce matin à 7 heures sous la présidence de M. le lieutenant-colonel Galand. condamna à trois mois de prison le soldat Bonifaci pour rébellion envers la force armée, l'inculpation de voies de fait envers un supérieur n'étant pas retenue. Le conseil infligea ensuite la peine de un mois de prison au soldat Giannardi, reconnu coupable d'ivresse publique. Maître Cancellieri défendit brillamment les deux accusés.

ÉCHOS

(*L'Impartial*, 28 juin 1924, p. 8, col. 5)

Nous apprenons que le maître Jules Galand organise une exposition de ses gravures et peintures (Cochinchine, Tonkin, Maroc).

Cette exposition aura lieu au foyer du [théâtre municipal](#) entre le 1^{er} et le 12 juillet prochain. Nous reparlerons plus longuement en son temps de cette initiative qui sera certainement fort appréciée du public, l'œuvre de Jules Galand réunissant toutes les admirations de l'élite indochinoise.

ART ET PAYSAGES INDOCHINOIS
(*L'Impartial*, 7 juillet 1924, p. 1, col. 1-2)

Parlant de la littérature exotique, nous avons déjà dit, ici même, à deux reprises, les incertitudes et les difficultés, les obstacles et les peines rencontrés par des écrivains probes quand il s'agissait de dépeindre les décors fastueux et violents d'Indochine. Nous avons déjà dit les souffrances et les affres de tout auteur désireux de saisir et d'exprimer l'âme diverse et capricieuse de ce pays. Non seulement en effet nos mots et nos images habituels — indiscutables reflets d'un « milieu » septentrional — ne sont point ceux qu'il faudrait pour suggérer et qualifier les truculences d'une nature vierge et débordante de sève, mais nos habitudes d'imagination elles-mêmes regimbent et se révoltent devant certaines nécessités de style : seul, pensions-nous, l'impressionnisme littéraire, et quelquefois l'impressionnisme le plus heurté, peut parvenir à s'insinuer victorieusement dans la littérature coloniale et fournir l'instrument souple, la langue ductile dont cette littérature a besoin pour se renouveler.

Or, nous sommes amené aujourd'hui à traiter non plus de littérature mais d'art. C'est une interprétation plastique et non plus une interprétation verbale qu'il s'agit d'apprécier, sinon de juger. Nous avons à parler de l'exposition que M. Jules Galand donne en ce moment au [théâtre municipal](#), exposition à laquelle nous voudrions consacrer une analyse un peu plus fournie qu'un simple compte-rendu. -Mais nous sentons—douloureusement — les difficultés de notre tâche...

D'abord nous ne sommes point technicien, ce n'est point l'être que d'avoir tenté, jadis, de tenir malhabilement un pinceau qui, finalement, nous a échappé des doigts. Ensuite, ayant exprimé nos tendances et nos préférences en littérature exotique, nous risquons d'être d'un déplorable parti-pris. Enfin, disons le, nous savons ce qu'a de laborieux, de difficile, d'extrêmement complexe l'interprétation picturale d'un paysage d'Indochine et nos appréciations seront peut-être trop étroitement inspirées par des considérations d'obstacles à vaincre, d'états d'âme à inspirer. Tant pis ! Essayons de comprendre et de juger. Nous nous excuserons auprès des artistes et des lecteurs si nous nous sommes laissé entraîner par des considérations un peu trop subjectives...

*
* * *

Si nous ne nous trompons pas, deux tendances (*grosso modo*, très *grosso modo*, parce qu'en fait, il y a des nuances fort diverses), deux tendances subsistent dans la peinture contemporaine.

D'après la première de ces tendances, un tableau est une sorte de représentation objective du réel, respectueuse des lignes apparentes et de l'optique traditionnelle, dans laquelle le dessin est tout et la couleur peu de chose ou tout au plus un élément agréable, un supplément gracieux. Dans cette école, pas de lignes heurtées, pas de hardiesses de couleurs, pas d'effort si je puis dire, « vers l'intérieur du réel » : des tableaux qui ne donnent pas le vertige, qui sont à l'aise dans le salon le plus bourgeois et qui, dans leur souci du détail, dans le « léché », le « figolé » des petites choses

s'apparentent assez nettement à la chromolithographie ou, plus exactement encore, à la photographie en couleurs... C'est ce que l'on pourrait appeler l'école traditionaliste ou académique.

Au contraire d'après la seconde tendance qui, nous l'avouons, — a toutes nos sympathies, un tableau est quelque chose d'absolument différent d'une photographie en couleurs : un tableau est un appareil magique qui sert à nous suggérer l'état d'âme d'un paysage par tous les moyens, par toutes les techniques, même les plus aventureuses et les plus risquées, un tableau, c'est une interprétation subjective de l'artiste en face d'un paysage ou d'un être, c'est une sensibilité qui se juxtapose à une représentation visuelle. Et l'artiste est le magicien qui a su dégager, d'un paysage, quelque chose qu'à notre tour nous ressentirons, quelque chose qu'à notre tour nous comprendrons, quelque rapport inconnu, quelque aspect insoupçonné que nous aimerons ensuite à retrouver dans le réel. « Avez-vous remarqué, dit Oscar Wilde, exprimant cette vérité dans un de ses essais, avez-vous remarqué combien, depuis quelque temps, la nature s'est mise à ressembler à du Corot ?... »

*
* *

C'est à la seconde manière que s'apparente l'œuvre de M. Jules Galand. Résolument, hardiment, il a compris que seule une sensibilité souple et pénétrante, renouvelée, pourrait parvenir à trouver le secret du paysage indochinois, et il s'est mis à la tâche. Son labeur a été fécond : plusieurs des pièces qu'il expose sont des œuvres fortes, très originales, que nous avons longuement et sincèrement admirées.

M. Jules Galand n'est pas seulement, en effet, le graveur bien connu qui a illustré de « bois » la superbe édition de « De la Rizière à la montagne » et qui, du premier coup, a conquis la faveur du public indochinois. Ce n'est pas non plus seulement le décorateur de quelques fresques chinoises et khmers fort élégantes. C'est aussi et surtout un peintre d'une facture à la fois vigoureuse et sobre, qui a su trouver une forme bien à lui et éminemment suggestive pour nous révéler les caprices, les enchantements, les violences et les intimités des paysages d'ici.

Deux de ses œuvres surtout nous ont paru atteindre à la plénitude de la réalisation et sont susceptibles de constituer pour l'artiste qu'est M. Jules Galand, un point de départ vers de nouvelles études originales où triomphera sa maîtrise.

L'une est une vue sur le Donai, prise du pont de Binhloï : l'auteur y a merveilleusement senti et a rendu avec un rare bonheur la majesté des eaux fluviales de ce pays devant lesquelles les terres à peine perceptibles et voilées de lignes maigres semblent s'effacer, s'anéantir, disparaître sous le double effort, la toute puissance du fleuve, lequel, dans un horizon indistinct et comme plombé, rejoint la voûte massive, écrasante, d'un ciel lourd. Est-ce parce qu'elles sont le plus souvent à un niveau inférieur au fleuve, seulement protégées de lui par quelque talus, que les terres indochinoises disparaissent ainsi, semble-t-il, se font toutes petites devant les eaux limoneuses et profondes, dominatrices du pays ? Je ne sais. Mais M. Jules Galand est parvenu à rendre avec un art très savant la magie de cette lutte entre l'eau, le ciel, la terre ainsi que la richesse sobre de ses tons.

L'autre tableau est une étude de ciel d'orage à Dalat, étude consciencieuse et fouillée, infiniment suggestive où le mystère céleste à nouveau s'avère devant nos yeux d'Indochinois, mystère d'un ciel tourmenté lourd de menaces, dans les replis électrisés duquel on comprend que l'Asiatique craintif ait jadis, aux jours lointains des origines, discerné la fantasmagorie hallucinante du Dragon.

*
* *

Tout près de la belle exposition de M. Jules Galand, qui a été pour nos yeux une joie et où se sont complues nos préoccupations d'expression esthétique de ce pays, auxquelles M. Galand répondait par une formule d'un art élevé — un peu ésotérique peut-être — mais extrêmement captivante et évocatrice —, tout près, discrètement et modestement M. Bassouls, décorateur et conservateur du théâtre, expose en même temps dans un autre coin de salle quelques unes de ses œuvres. Œuvres agréables disons-le et dont quelques motifs : la boutique du marchand de lanternes à Cholon (pastel) le bonze en prière dans la pagode (huile) sont d'une inspiration élégante et jolie et d'une réalisation très aimable. M. Bassouls a un incontestable talent, mais il est grand dommage qu'il ait laissé emprisonné sa sensibilité et sa facture dans un souci excessif des détails et dans des formes, des expressions d'art un peu désuètes. Il semble d'ailleurs que, dans certaines pièces, transparait une évolution vers une formule plus large. Nous trompons-nous ? Nous souhaitons que M. Bassouls n'ait pas encore dit en art son dernier mot et que les prochaines expositions — (car espérons-le, après dix ans d'interruption, celle-ci n'est qu'une reprise) — nous le révéleront plus complètement.

Georges MIGNON.

Beaux-Arts
Les Beaux-Arts à Saïgon
(*Comœdia*, 1^{er} août 1924, p. 3, col. 1)

Bord d'arroyo
(Bois original de Jules Galand)

Une exposition des œuvres de Jules Galand vient d'avoir lieu au foyer du théâtre de Saïgon. Cette exposition réunissait une quarantaine de peintures, des études de Cochinchine et des panneaux où les fleurs le plus souvent ont le principal rôle et de nombreuses gravures sur bois composent différentes suites. Il y avait les bois extraits de *De la Rizière à la Montagne*, de Jean Marquet ; plusieurs planches de l'album *Rabat-Salé* et de *Le Château vieux de Rabat* et de *Dix Villes du Moghreb*.

Jules Galand réunissait à Saïgon les gravures et les peintures qu'il a exécutées en Cochinchine, au Tonkin et au Maroc.

Il faut souhaiter que cette exposition ait le succès qu'elle méritait. Il serait excellent que dans chacune de nos colonies s'organisât ainsi des expositions artistiques.

Jules Galand
(*Saïgon républicain*, 17 décembre 1924, p. 1, col. 6)

Nous apprenons avec tristesse la mort, survenue ce matin, du colonel Galand.

Les arts, la poésie perdent un de leurs plus fervents fidèles. Épris de beauté, peintre de talent, poète à ses heures, le colonel Galand était avant tout un artiste. L'exposition qu'il fit de ses tableaux, il y a quelques mois, au théâtre municipal nous l'avait fait découvrir et comprendre. Cet homme, dont le destin avait fait un soldat, était un sensible.

Il avait, à l'impression, un ouvrage qui doit sortir dans quelques jours, et où s'affirme, une fois de plus, son talent vigoureux et sa maîtrise.

Et ce que nous pourront dire de mieux sur lui en terminant, c'est qu'il était bon, profondément humain, d'une philosophie bienveillante, et que c'est un brave homme qui disparaît.

À tous ceux qui le pleurent, le *Saïgon républicain* présente ses respectueuses condoléances.

NÉCROLOGIE
(*L'Impartial*, 17 décembre 1924, p. 8, col. 7)

Nous apprenons avec stupeur le décès inopiné du colonel Galand survenu dans la matinée. Rien ne pouvait faire prévoir un pareil malheur. Lors des fêtes récentes pour les orphelins de la Légion d'honneur et de la Médaille militaire, le colonel avait été à la tête du comité d'organisation et, par son dévouement et son entrain, s'était révélé le principal ouvrier du grand succès qu'elles eurent.

Dernièrement encore, lors de l'arrivée du *Paul-Lecat*, nous le vîmes sur l'appontement des Messageries Maritimes et rien ne semblait faire prévoir que sa fin fut si proche.

À tous ceux et à toutes celles que ce deuil va navrer, nous présentons nos plus sincères et nos plus douloureux sentiments de condoléances.

*
* *

Madame Veuve Jules Galand,
Mademoiselle Françoise Galand,
Monsieur Ary Heurmet,
Monsieur et M^{me} Wouters,
Madame Kételair.
Les familles Millot et Patasson.

Ont la douleur de vous faire part de la perte cruelle qu'ils viennent d'éprouver en la personne de

Monsieur le colonel Galand,
officier de la Légion d'honneur,

Leur époux, père, beau-père, neveu, gendre, décédé le 17 décembre 1924, à Saïgon, dans sa cinquante quatrième année ; et vous prie d'assister à ses funérailles qui auront lieu jeudi, 18 décembre.

On se réunira à l'hôpital militaire à 7 heures du matin.
Cet avis tiendra lieu de faire part-

LES OBSÈQUES
du colonel Galland
(*L'Impartial*, 19 décembre 1924, p. 8, col. 6-7)



Le colonel Galland

Comme nous l'avions annoncé, les obsèques du colonel Galland avaient été renvoyées à jeudi 11 heures. Dès avant l'heure fixée, les délégations militaires avaient pris place dans les jardins de l'hôpital. La musique le drapeau et deux compagnies du régiment de tirailleurs annamites s'alignaient sur la voie qui va de l'amphithéâtre à la chapelle. À 5 heures précises, les clairons sonnent, officiers et soldats présentent les armes et le cercueil, entre deux haies d'assistants douloureusement recueillis, est porté à bras d'hommes à la chapelle où l'absoute est donnée.

Puis, le cortège se met en marche vers le cimetière.

En tête, la musique, puis le drapeau et les deux compagnies encadrant le char funèbre. Le cercueil, drapé du pavillon tricolore, disparaît sous les couronnes. D'autres encore sont portées par des tirailleurs.

Derrière la veuve, drapée dans de longs voiles de deuil et accompagnée de fidèles amis, viennent M. Tholance, représentant le gouverneur de la Cochinchine, le général Jannot, le docteur Lecomte, M. Gazano, administrateur, maire de Cholon, le commandant Charézieux et l'inspecteur général des colonies.

Puis les amis du défunt, les délégations de l'armée de la Marine, et presque tous les officiers de la garnison.

Après une dernière bénédiction, le corps est porté devant le dépositaire où il attendra son départ pour la France. Le général Jannot s'avance et en proie à une émotion profonde, qui fait trembler sa voix, prononce le discours suivant :

Discours du général Jannot

Hier à 8 heures, au moment où l'*André-Lebon*, portant notre gouverneur, accostait au port, le lieutenant-colonel Galland, major de garnison qui, suivant l'usage, aurait dû

se rendre à bord, tombait soudainement frappé par l'embolie causée par une angine de poitrine, au moment où il m'écrivait pour me rendre compte qu'il se sentait mal.

Ainsi la destinée a des coups soudains, elle a abattu le lieutenant-colonel Galland en un coup foudroyant, comme une balle abat un soldat sur le champ de bataille, car c'est bien dans l'exercice de ses fonctions qu'il est tombé.

Pauvre camarade, pauvre cher ami ; je vois ta physionomie si caractéristique, tes traits burinés de rides, tes yeux bons et vifs sous les sourcils broussailleux, cette figure qui porte profondément l'empreinte d'une vie éprouvée, mais d'une âme droite et bonne, d'un esprit fin et artistique. Elle restera aussi dans le cœur de ses camarades, de ses amis.

Pauvre ami ! quel bel avenir s'ouvrait devant toi, lorsque nous abordions la carrière militaire. On se battait partout aux Colonies, on explorait ou s'emparait de vastes territoires. Quel beau champ d'action pour un officier jeune et de valeur. Toi, comme nous, tu t'élanças en avant plein d'ardeur, plein de foi, désireux de voir le vaste monde, de l'explorer, de combattre pour la France. Permits ami pour tes tiens, pour tes camarades que je retrace à grands traits ta carrière militaire.

Né en 1869, Galand sortait en 1892 de l'École de Saint-Cyr. Il va faire campagne au Tonkin et y est magnifiquement noté. Puis il passe au Service géographique [bureau topographique] de l'armée, travaille au levé de la carte d'Algérie en 1899, retourne au Tonkin plusieurs fois, y fait colonne, se distingue partout. Il sert dans les états-major du Tonkin et de France, s'y fait remarquer par son intelligence, son tact, son dévouement, son esprit d'abnégation.

En France, chargé des travaux les plus délicats au Comité consultatif de défense des colonies, il recueille les plus vifs éloges pour son intelligence, ses travaux clairs et bien ordonnés.

La Guerre éclate, il se trouve au Maroc, il y remplit des missions délicates, il y réussit à tel point que le maréchal Lyautey ne le laisse partir au front que tardivement. Il semble maintenant que le Destin lui devienne hostile, évacué après un court séjour, il n'a pas la joie de vivre la Grande Épopée, et est envoyé à nouveau au Maroc où sa grande connaissance du pays, son intelligence et son habileté lui permettent de rendre les plus utiles services.

Mais la Paix survient sans qu'il ait pu reparaître au front français, son avancement s'en ressent, son âme en est rempli d'amertume qui déborde et laisse son empreinte si profonde dans cette figure si fortement burinée, si mélancolique, que nous voyons hier encore sur son lit de mort alors que le calme de l'anéantissement la rendait plus impressionnante, plus sympathique encore.

Du Maroc, il revient servir en France. Il accomplit, malgré sa blessure morale, son devoir militaire, avec la conscience, l'intelligence qui lui ont propres. La Destinée le conduit à Saïgon. Il y commande d'abord le Régiment annamite, puis j'en fais mon collaborateur comme major de garnison. Il se donne de tout son cœur au travail délicat que je lui confie, des mille détails journaliers du Service général de garnison, de l'établissement des consignes de sécurité, des mesures relatives au logement des cadres, à l'amélioration des conditions de vie matérielle de la troupe et de ses camarades.

Je le vois à l'œuvre. Il reçoit mes notes brèves, il fait les remarques que lui suggère son bon sens, son intelligence vive, sa bonté, donne une forme aux idées. Il sert avec tout son cœur, toute son âme, tout son sentiment de soldat humain et bon. Merci, mon cher Galand, mon ami et mon camarade pour ta précieuse collaboration et pour le bien que tu as fait faire et pour l'aide que tu m'as apportée dans une tâche difficile.

Mais il n'a pas seulement l'âme d'un soldat, il a aussi celle d'un artiste. La beauté des pays parcourus l'a séduit. Il la rend puissamment en peintures, en aquarelles, en gravures.

Là, avec les soins donnés à sa famille, sont ses seuls plaisirs et il songeait en prenant sa retraite, à se consacrer plus étroitement à son art et aux siens quand la grande faucheuse a tranché ses jours.

Ah, Madame, je sais que votre douleur est immense, mes paroles sont vaines pour l'atténuer quand les âmes unies n'en forment vraiment qu'une, ce bouleversement est trop grand quand un corps est anéanti. Mais Madame, cependant, il faut reprendre courage, il faut penser à l'enfant dont vous avez la charge, il faut penser à vous-même. Vous trouverez la force de supporter votre destinée cruelle dans le souvenir de celui qui n'est plus, dont vous connaissez mieux que moi les grandes qualités de cœur et d'esprit et aussi dans l'exemple de sa vie de bon soldat et d'homme de devoir.

Adieu Galand, mon camarade, mon ami. Dors en paix. Tu as déposé maintenant ton épée et tes pinceaux après une vie bien remplie, marquée par bien des épreuves. Mais je ne sais que du bien et du beau qui soient sortis de toi et cela c'est un bagage précieux pour le voyage vers l'Eternité.

Adieu.

*
* *

Les dernières paroles du Général sont hachées par la douleur qu'il ressent à se séparer définitivement de son vieux compagnon d'armes, et dans la nuit grise qui tombe et qui ajoute à la tristesse de la scène, elle est partagée par tous les assistants, qui se dispersent, recueillis.

Nous présentons à M^{me} Galland l'expression de notre douloureuse sympathie pour le coup si cruel et si inattendu qui vient de la frapper.

Nous n'oublierons jamais la mémoire de son pauvre mari.

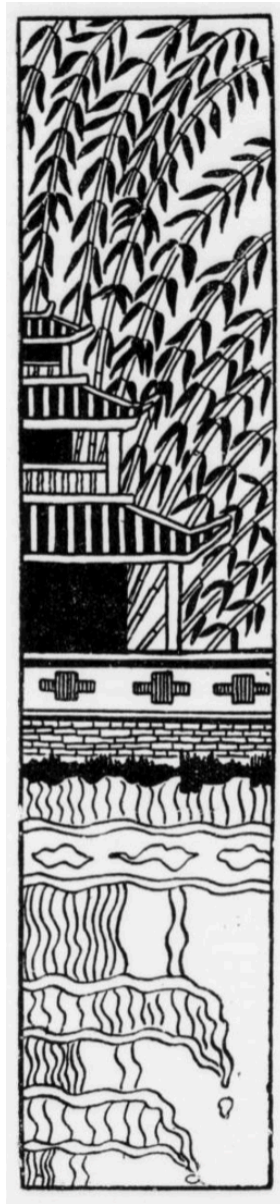
(*L'Avenir du Tonkin*, 30 décembre 1925, p. 2, col. 6)

Décès. — Le courrier de France nous apporte la triste nouvelle du décès de mademoiselle Françoise Galand, fille du colonel Galand, peintre de talent, décédé l'année dernière à Saïgon.

Mademoiselle Galand, âgée de six ans, est décédée le 20 novembre à Paris, où ses obsèques ont eu lieu.

Nous adressons à la famille Galand, si durement éprouvée, nos condoléances émues.

(*Extrême-Asie*, janvier 1926, p. 278)



Bois de Jules Galand illustrant un romand'Eugène Pujarniscle,
La petite sœur de M^{lle} Neige.

INFORMATIONS
(*La Dépêche coloniale*, 15 décembre 1927, p. 4, col. 4)

Aujourd'hui jeudi aura lieu, à la galerie Charpentier, le vernissage de l'exposition rétrospective Jules Galand, qui fut le meilleur peintre de l'Indochine.

Galand en Indochine
Un peintre français en Extrême-Orient
(*Comœdia*, 15 décembre 1927, p. 3, col. 4)

Jules Galand fut un officier de grande valeur en même temps qu'un peintre très doué. Il est mort ; sa veuve, ses amis ont organisé une exposition de ses œuvres, exposition qu'ont tenue à présider le maréchal Lyautey, Henry Bidou et Roland Dorgelès qui écrit ceci :

Avec la netteté surprenante que laissent dans l'esprit certains souvenirs, je revois ce charmant Galand le jour de notre première rencontre, il y a quatre ans déjà, lorsque je parcourais l'Indochine. C'était aux chutes de Triang, où les Saïgonnais, vont en auto le dimanche chercher un peu de fraîcheur, et les promeneurs étaient nombreux, dans ce coin de forêt où parfois, le tigre rode encore. Je descendais donc vers le torrent, regardant entre les branches ces écluses de roches crises d'où l'eau s'abat en écumant, quand, à un détour du sentier, sur une petite terrasse qui se trouve à mi-pente, j'aperçus, me tournant le dos, un peintre assis devant son chevalet. Je ne voyais pas l'homme, mais la toile était sous mes yeux, et, au premier regard, je m'arrêtai, surpris.

En Extrême-Orient comme ailleurs, les bons peintres ne courent pas la brousse ; or, ce paysage inachevé exprimait si parfaitement le charme mélancolique de ce site, qu'au risque de paraître importun, je me plantai derrière l'artiste. Pour la première fois, je retrouvais dans un tableau le caractère de cette nature humide et chaude dont le soleil anéantit les tons, c'était l'atmosphère même de la Cochinchine que fixait cet inconnu, à touches attentives, du bout de son pinceau, et j'étais à ce point séduit que je faillis l'interrompre pour le féliciter.

À ce moment, peut-être agacé par ma présence, il tourna brusquement la tête, et j'allais m'excuser, lorsqu'il reconnut l'ami qui me suivait. Alors, son visage aux traits fermes s'éclaira d'un sourire et, ayant posé sa palette, il se leva, la main déjà tendue. Pas un galon à sa vareuse, pas de décorations, le casque ordinaire, rien enfin qui le distinguât.

— Colonel Galand, me dit mon compagnon.

C'est ainsi que je fis la connaissance de ce nomade aux yeux songeurs dont on réunit aujourd'hui les œuvres pour une suprême exposition. Sa boîte de couleurs sur la hanche, il avait parcouru pendant des années le Maroc et l'Extrême-Orient ; on l'avait vu, assis sur son petit pliant, dans les souks de Marrakech et les rues de Cholon, sur les pentes de l'Atlas et devant les rizières du Delta, et c'est au cours de ces voyages que, loin des influences et des coteries, son talent libre avait mûri.

Nous étions vite devenus des amis, et je garde le souvenir de nos entretiens, par les allées du Jardin botanique ou dans son atelier haut perché de la rue Catinat. Que d'heureux moments passés à chercher mes paysages favoris, parmi ces innombrables esquisses qui dormaient face au mur. Galand n'avait pas, comme tant d'autres, regardé ces terres lointaines simplement pour les peindre, il s'en était longuement, amoureuxment imprégné, et chacune de ses toiles exprimait la nostalgie qu'il y avait

couchée. Pas de vain exotisme, d'effets faciles, mais la puissance maîtrisée d'un créateur sûr de lui-même. Pas de brutalité de la force. Et moins de grâce que de mélancolie. Tout l'homme était dans ses tableaux.

Il devait bientôt rentrer en France, cet éternel voyageur, et il rêvait d'une grande exposition où il livrerait enfin le fruit de ses randonnées, mais il était rongé par des années de fatigue, de privations, de mauvaises fièvres, et un matin, frappé au cœur, il ne s'est pas levé. Cette belle exposition dont il me parlait avec espoir, tandis que nous flâinions dans Cholon, le long des canaux aux lourdes jonques, il était écrit qu'il ne la verrait pas, et l'on sent aux lèvres une saveur amère, à admirer sans lui ces œuvres délicates et profondes où il se donnait tout entier.

Tous ceux qui ont voyagé, tous ceux qui, seulement, portent en eux le grisant désir du départ, aimeront les tableaux de Galand, témoignages émouvants de ses vagabondages.

C'est son regard même qui s'abandonne, le regard pénétrant de ces yeux d'artiste qui papillotaient au soleil, devant les chutes de Triang.

Roland DORGELES.

DEUX MANIFESTATIONS D'ART COLONIAL

De la céramique marocaine
à la peinture indochinoise

(*La Dépêche coloniale*, 17 décembre 1927, p. 3, col. 3)

.....
L'univers, qui paraît immense aux hommes de cabinet, se révèle tout petit et restreint à ceux qui le parcourent. C'est ainsi que, entre ce Maroc qui est à nos portes, et cette Indochine, dont les premières avancées sont déjà à trente jours de Paris, la personnalité discrète, mais toute pleine d'originalité, de Galand, colonel, peintre et dessinateur, jette un trait d'union artistique qui ne surprend personne, mais qui émeut tout le monde.

Dans l'exposition, hélas ! posthume, de son œuvre considérable et variée, que nous offre la galerie Jean Charpentier, c'est la composition technique et l'art de la couleur qui semblent frapper davantage le visiteur. Et c'est un coloriste de la plume, mon ami Dorgelès, qui fait très congrûment l'éloge de ce coloriste du pinceau. On ne dira ni plus, ni mieux que lui.

Je veux donc ici insister sur une partie de l'œuvre de Galand, moins extérieure, plus austère, à qui on ne s'intéresse que si on connaît le pays profondément, mais par quoi on est alors entièrement conquis. Je veux parler des « bois », qui ne sont que de la ligne, sévère et puissante, et singulièrement évocatrice pour ceux qui ont su voir, et qui ont su conserver leurs visions au fond de leurs yeux : ce qui, dans ces séries, fait le plus éclater le talent interpréteur de Galand, c'est certainement la suite des bois dessinés à l'illustration du roman de Jean Marquet : *De la Rivière à la Montagne*. Marquet avait bien connu et pénétré Galand. Et ils avaient un génie commun : la compréhension directe, sans détours, sans fioritures, et, si j'ose dire, naïve, de la nature d'Asie. La sensibilité de l'un et la sentimentalité de l'autre étaient de même essence et de mêmes qualités.

Et j'ai recueilli la preuve indiscutable de la vérité de cette interprétation qui résume tout en des lignes principales, voire en de simples directions. Un jour, je feuilletais dans l'atelier de Galand, les cartons où il enfermait ses documents. Et je suis tombé en arrêt sur un village, où les murailles étaient représentées par les fondations, ou les toits étaient résumés dans l'indication sommaire de leur faîtage, et où tout le hameau avait l'air d'avoir été croqué du haut d'un avion, avec cette seule perspective perpendiculaire

à laquelle nous sommes encore si mal habitués. Et, du premier coup d'œil, dans une étonnante résurrection de mémoire et de regards, j'ai reconnu ma maison : ma propre maison de Phu-Quoc, que j'avais habitée assez longtemps en 1891 pour pouvoir dévider l'écheveau embrouillé de la piraterie, dans la région de Sontay, au célèbre temps des trois Doc-Ngu.

Inutile d'ajouter que, à mon cri de surprise admirative, Galand m'a mis ma maison dans ma poche. Mais quel talent original et rare peut donc, avec de si petits moyens, réveiller tant d'émotions et tant de souvenirs !

M G. [Mat Gioi, alias Albert de Pouvourville]

L'œuvre de Jules Galand
(*Les Annales coloniales*, 17 décembre 1927, p. 1, col. 4)

Une exposition rétrospective de l'excellent peintre Jules Galand vient d'être organisée la galerie Charpentier. Le vernissage, avant-hier, a obtenu le plus vif succès.

Les toiles exposées sont nombreuses, puisque l'inscription au catalogue va jusqu'au chiffre 212.

Peintures, bois, pastels, aquarelles, consacrés au Maroc, à l'Indochine, à la Bretagne, à Paris, forment un ensemble des plus harmonieux, très caractéristique du grand talent de ce brillant colonial trop tôt disparu.

L'exposition fermera ses portes le 29 décembre.

ART ET CURIOSITÉ
Jules Galand
(*Le Temps*, 17 décembre 1927, p. 4, col. 3)

IL y a des amateurs plus artistes que les professionnels ; Jules Galand était du nombre. Ce colonel d'infanterie coloniale, enlevé, voilà trois ans, par une mort prématurée, avait la plus délicate vision de peintre. Parcourez les deux cents et quelques pièces, peintures à l'huile et au pastel, aquarelles, dessins, bois gravés, que des mains pieuses viennent de réunir, faubourg Saint-Honoré, 76, dans les galeries Charpentier, vous n'y trouverez rien d'indifférent. Ses interprétations de l'Extrême-Orient n'ont pas le plus léger trait de ressemblance avec les vues de pacotille rapportées d'Indochine par la plupart de nos peintres de métier. C'est bien, suivant l'expression de Manet reproduite par Émile Zola : « la nature vue par un tempérament », et par un tempérament. très sensible. Et ce ne sont là pourtant que des travaux de début. L'exécutant n'est pas encore sûr de lui. Il ne sait pas encore établir une architecture avec la rigueur nécessaire, les êtres et les choses se présentent à lui en silhouettes sans épaisseur et sans corps. Mais il a le don, il est vrai, du mouvement, et le sens de la couleur. Ses compositions ressemblent alors bien souvent à des cartons de marqueterie ; mais, à mesure que son expérience se fait, il gagne peu à peu tout ce qui lui a manqué jusqu'alors. Ses souvenirs du Maroc ont déjà toute la sûreté voulue, et il en rapporte des bois étonnants d'allure et de style. De retour en France, il aborde les paysages de Bretagne en peintre complet et qui sait tout ce qu'il a besoin de savoir. C'est là qu'il peindra les meilleurs morceaux de sa carrière, des temps gris, des chasses de nuages dans le ciel, d'une justesse de lumière et d'une délicatesse d'effet surprenantes. Il se fût imposé, s'il avait vécu dix ans de plus, comme un artiste de race. — T.-S.

LE SOUVENIR DE JULES GALAND
(*Les Annales politiques et littéraires*, 1^{er} janvier 1928, p. 38)

Jules Galand fut un officier de valeur et un peintre très doué. Sa veuve et ses amis ont organisé une exposition de ses œuvres qu'ont tenu à présenter Henry Bidou, Roland Dorgelès et le maréchal Lyautey.

J'AI fait la connaissance de Galand à Hanoï, en 1895. Jeune sous-lieutenant d'infanterie coloniale (laquelle avait encore la vieille appellation « d'infanterie de marine »), sorti récemment de Saint-Cyr, il débarquait au Tonkin et avait été affecté au bureau topographique de l'état-major. Je remplissais alors les fonctions de chef d'état-major du corps d'occupation. Les « jeunes » se groupaient volontiers autour de moi et Galand compta vite parmi les habitués. Chez lui, l'artiste pratiquant ne s'était pas encore révélé. Mais l'artiste tout court se discernait rapidement. Dès lors, il avait la curiosité et le goût de tout ce qui ennoblit la vie, et c'était un délicieux compagnon. J'évoque nos soirées. Tantôt, nous les passions dans mon intérieur, avec un petit groupe d'amis de choix. On dissertait, on bibelotait. Tous deux, nous avions le même attrait pour le maniement des douces soieries, des vieilles incrustations, des jades et des ivoires, qui abondaient encore dans le Tonkin de ces lointaines années. Tantôt, on noctambulait dans le vieil Hanoï. J'ignore ce qu'il est devenu, ce vieil Hanoï, mais qu'il était alors charmant pour ceux que quelques notables indigènes, quelques gros commerçants chinois avaient admis dans leur intimité ! Galand s'en régala, discret, réservé, peu communicatif, mais l'œil ouvert, observant et notant. Et dès lors, le voyant si sensible aux couleurs, aux lignes, à l'harmonie des choses, je lui disais :

— Mais tu es fait pour dessiner et peindre. Allons, crois-moi et vas-y !

Il n'en disconvenait pas, souriait, mais n'osait pas, doutant de lui-même, objectant qu'il était trop tard, et il avait vingt-deux ans !

L'année suivante, il m'accompagnait en expédition dans le Haut-Tonkin et comble du paradoxe, c'est moi qui prenais des croquis sur mes albums de poche, tandis qu'il faisait des levés topographiques. Je me demande même si l'infinie médiocrité de mes dessins ne le décourageait pas en l'amenant à penser que peut-être ne ferait-il pas mieux et que, vraiment, ce n'était alors pas la peine d'essayer !

L'hiver suivant, il alla faire un voyage au Japon. Je l'en vis revenir enthousiaste de ce qu'il avait vu et, avant tout, de l'art des maîtres japonais. Il rapportait toute une série de dessins et d'estampes et, cette fois, je le trouvais résolu à « oser ». Je partais pour Madagascar [mars 1897]. La vie nous sépara pour quelque temps. Cinq ans plus tard, je le retrouvais à Paris. Un jour, il me demanda très timidement de l'accompagner chez lui. Il ne m'avait pas prévenu, mais il avait sorti et disposé les croquis et les études de ces cinq années. Quelle surprise et quelle révélation ! Du jeune amateur d'art, intelligent et curieux, que j'avais connu, était né un véritable artiste dont j'avais l'œuvre devant moi.

Maréchal LYAUTEY,
de l'Académie française.

CHRONIQUE ARTISTIQUE
La Rétrospective de Jules Galand,
peintre de l'Indochine
(*Extrême-Asie*, 1^{er} mai 1928, p. 65-66)

JULES Galand, l'artiste qui, au cours de sa carrière d'officier d'infanterie coloniale, avait fixé en des tableaux des paysages de l'Indochine, du Maroc, de la Bretagne avait rêvé de réunir un jour son œuvre dans une exposition d'ensemble à Paris. La mort

sournoise l'a frappé, encore en pleine maturité, avant qu'il ait pu réaliser ce rêve qu'il portait en lui au milieu des rues de Saïgon comme dans son atelier de la rue Saint-Simon à Paris. Sa veuve, ses amis ont eu à cœur de mettre à exécution après sa mort cette intention du peintre, avec le soin pieux que l'on apporte à se conformer à un testament. Sur l'initiative de MM. Vogel et Bernard Boutet de Monvel, une rétrospective de Jules Galand a été organisée à la galerie Jean Charpentier (76, faubourg Saint-Honoré), à Paris. Les personnalités qui figuraient dans le comité d'honneur, M. Louis Barthou, M. Albert Sarraut, M. Léon Perrier, M. Paul Léon, M. Philippe Berthelot, M. Octave Homberg, M. Kœchlin, M. Charles Masson, — et je m'excuse de ne pouvoir citer tous les noms — ; les personnalités qui ont écrit les quatre préfaces du catalogue, M. le Maréchal Lyautey, M. Roland Dorgelès, M. Jean Gallotti, M. Henry Bidou témoignaient de la qualité des sympathies que l'homme et l'artiste, inséparables chez le colonel Galand, avaient su s'attacher.

L'Indochine, où Jules Galand avait séjourné longtemps, et à diverses reprises, occupait une place importante, la plus importante même, dans l'ensemble de la galerie Charpentier. Raison suffisante pour que notre revue réserve à ce coloriste d'Extrême-Asie une place équivalente dans ses pages. Mais double raison aussi car [Jules Galand a été, en tant que graveur, un des collaborateurs fidèles de notre publication](#). Les bois gravés qui ont été donnés de lui, tout en retraçant des images indochinoises d'une poésie véridique, révélaient un sûr métier de xylographe.

C'est dans les environs de Saïgon, aux chutes de Trian, « dans ce coin de forêt où parfois le tigre rôde encore », que Roland Dorgelès a noué connaissance avec Jules Galand. Il avait rencontré le peintre assis devant son chevalet, et l'écrivain avait trouvé intéressant le paysage en cours d'exécution. Voilà son portrait dépeint par Dorgelès. « Son visage aux traits fermes s'éclaira d'un sourire et, ayant posé sa palette, il se leva, la main déjà tendue. Pas un galon à sa vareuse, pas de décorations, le casque ordinaire, rien enfin qui le distinguât.

— Colonel Galand, me dit mon compagnon ».

Demandons à l'autre préface, M. Henry Bidou, sa biographie artistique et militaire : « [Les premières études datent de 1908 et de 1909](#). Le futur colonel Galand était alors un officier d'une trentaine d'années, attaché au Service géographique de l'Indochine [bureau topographique de l'armée]. À mesurer la terre et à la retracer en courbes de niveau, il prit le goût de la peinture... [Rentré en France pour un congé, il apprit la technique de la peinture avec Henri Paillard \(1910-1912\)](#). En 1912, il a exposé pour la première fois à la Nationale, et, depuis lors, il a fidèlement envoyé des tableaux tous les ans à la Nationale et au Salon d'Automne. Il rejoignait Hanoï au printemps de 1913. La guerre le ramena en Occident ; en 1915, il est à Rabat ; il se bat sur le front de France pendant les années 1916 et 1917, avec le 21^e colonial ; il retourne au Maroc et passe les années 1918 et 1919 à Marrakech. De 1919 à 1923, il est à Paris. En juin 1923, il est envoyé à Saïgon et il meurt en 1924 ».

Durant ses divers séjours dans la colonie indochinoise, Jules Galand n'a pas lâché ses pinceaux. Il a fixé sur la toile ou sur le carton, pour sa propre délectation et pour la nôtre, les sites pittoresques qui le séduisaient. Il a donné une physionomie complète de ce pays, en le peignant sous ses différents aspects, avec l'accent sincère d'une passion tenace et réfléchie. Il aimait trop ce pays pour songer à le trahir. Et cependant, les vues directes qu'il nous a laissées demeurent une interprétation personnelle par un coloriste perspicace doublé d'un poète sensible. L'unité de sa personnalité relie entre eux les paysages variés qu'il a brossés. Galand a représenté la nature, les vastes étendues, dans des compositions comme *l'Orage sur la montagne* où la pluie est rendue de façon saisissante, comme le *Village Moi*, aux habitations basses et aux arbres élevés sur le vaste ciel, le *fleuve à Biên-Hoà*, avec l'immensité des eaux autour des terres ; les *Chutes de Trian* où, devant un rideau de frondaisons vertes et rousses, de petites cascades mettent des écharpes blanchoyantes autour des pierres. Mais il n'a pas dédaigné les

coins naturels où la main de l'homme a marqué sa trace, non plus que l'intérieur des cités. C'est ainsi qu'il a traduit la poésie du port de Phan-Tiêt. avec les barques ou des « sampans » sous la pluie ; celle du vieux canal à Haïphong, calme entre les vieilles habitations ; du quartier indigène à Hanoï ; celle du bassin qui verdoie du reflet des arbres, ou le bassin en demi-lune. La couleur particulière que les rues empruntent aux formes des maisons ou aux vêtements des passants indigènes a souvent tenté le pinceau de ce peintre. Rue à Yunnan-Fou où se voit un palanquin, semblable à nos chaises d'autrefois, avec ses porteurs. Entrée de Yunnan-Fou avec les toits recourbés de sa porte et surtout les rues si curieuses de Hanoï, la rue où se succèdent les boutiques des marchands de chapeaux, la rue des changeurs la rue des cuivres. Les pagodes, leurs architectures bigarrée, ainsi que des kimonos, les pièces d'eau tranquilles qui les entourent, ont fourni aussi à Jules Galand de nombreux sujets de tableaux. Pagode de Da-Phuc ; Pagode des Corbeaux, du Grand Bouddha, et des Lépreux, à Hanoï ; pagode dans la montagne ; pagode rouge et or, chatoient pareilles à d'étranges bouquets. L'artiste nous a fait assister à des cérémonies religieuses à l'intérieur de ces édifices ou aux processions en plein air. Dans une de ses peintures, il nous a montré deux curieux chevaux en bois, objets rituels, peints avec cet éclat harmonieux dont les peuples d'Asie revêtent leurs créations. Enfin une importante série de bois gravés complétait cet ensemble qui dénote l'abondante production de Jules Galand.

Partout, celui-ci s'est affirmé un peintre véritablement doué. Le maréchal Lyautey, qui s'y connaît en caractères et qui est un véritable psychologue, l'avait tout de suite discerné chez son jeune lieutenant : « Mais tu es fait pour dessiner et peindre, allons, crois-moi et vas-y », lui répétait-il avec sa franchise toute militaire. Jules Galand savait, en effet, observer, distinguer dans les choses qu'il avait sous les yeux les tons picturaux et les accorder entre eux. Coloriste, il connaissait tout le prix des beiges, des bistres, des gris sur les fonds de quoi une couleur plus vive se détache en rehaut. En une pâte moelleuse, couchée sur un dessin solide, il a traduit parfaitement l'atmosphère chaude et humide de la Cochinchine. Le colonel Galand, dont l'art appartient bien à notre époque moderne en même temps qu'à la tradition française, est bien plus peintre vraiment que beaucoup de ces faux artistes, pour la plupart étrangers, dont l'existence se passe en flâneries impuissantes dans les brasseries de Montparnasse.

Les colonies au Salon
(*La Dépêche coloniale*, 8 mai 1928, p. 2)

.....
Voici toute la splendeur orientale : l'[Agence économique de l'Indochine](#) a mis au Grand-Palais des brûle-parfum, des bronzes, des laques or et rouges, des meubles où luisent les reflets nacrés d'admirables incrustations, de l'orfèvrerie, des broderies d'une beauté inouïe.

Fouqueray domine ici du haut de trois superbes et importantes compositions où il note les étapes successives de notre influence en Extrême-Orient. La manière de Le Feure apparaît agréable et originale dans un ciel rose aux curieuses luminosités et des pagodes aux toits pointus ; [je crois bien avoir vu déjà en l'Hôtel Charpentier ces quatre charmantes toiles de Galand](#), et le panneau de Janin subi, une fois encore, très heureusement, l'influence de l'art khmer.

Le collège de jeunes filles à Saïgon envoie quelques céramiques honorables, et des travaux de perles dénués de toute couleur locale. Je les ai vus déjà, sinon eux, du moins leurs frères, chez les popotes des Antilles et aux mains des élèves des sœurs en A. O. F....

La tentative des écoles de Biênhoà et de Giadinh : renouer les traditions et conserver aux œuvres indigènes les inspirations primitives, en apparaît plus urgente. Les résultats acquis sont déjà très intéressants et permettent tous les espoirs.

Anne Quérillac.
